

Commençons par dire que les honneurs de la soirée ont été pour le jeune compositeur belge, M. Gevaërt [Gevaert], et pour sa jeune compatriote, Mme Lauters. L'un a captivé tous les suffrages de l'auditoire, l'autre a su accaparer tous les bouquets de la salle.

M. Gevaërt [Gevaert] nous avait déjà donné des gages dans *Le Billet de Marguerite*: aujourd'hui il a dépassé les espérances du public; il nous a prouvé toute la souplesse de son talent, tant par l'abondance de ses mélodies que par le coloris de son instrumentation. Ce qu'on a particulièrement remarqué dans *Les Lavandières de Santarem*, c'est la variété des tons et des styles: on y trouve à la fois l'éclat dramatique du grand opéra, l'allure coquette de l'opéra comique et la voluptueuse désinvolture du ballet. Je ne sais quelle sera la vocation définitive de M. Gevaërt [Gevaert]; mais soit que le grand drame lyrique sollicite un jour ses brillantes facultés, soit qu'il se borne à graviter dans les sphères gracieuses de la salle Favart, notre jeune musicien belge appartient dès aujourd'hui à la pléiade de nos compositeurs les plus riches d'avenir.

Que vous dirai-je du poëme des *Lavandières*? rien, ou presque rien. Si je vous en donnais l'analyse détaillée vous ne voudriez pas croire au grand succès de cette soirée; car vous savez que d'ordinaire l'intérêt du libretto compte au moins pour une bonne moitié dans les destinées de nos œuvres lyriques.

Voici d'abord des *Lavandières* qui placent sous les auspices de leur profession une épopée portugaise à laquelle elles ne se rattachent par aucun fil; voici un roi portugais qui joue le plus triste de tous les rôles, un baron qui exerce un métier très-peu honorable, un petit chérubin-colonel qui brûle de donner des soufflets à tout le monde, une jeune lavandière devenue fille d'un duc, et se mariant finalement avec un simple soldat du régiment de Santarem; enfin un muletier qui court après sa femme; tous ces personnages entrent au palais du roi comme dans un lavoir public, et vous cherchez vainement une figure humaine à laquelle vous puissiez vous intéresser. Quant aux situations, je vous renvoie à *Don César de Bazan*, au *Déserteur*, à *Giralda*, au *Postillon de Lonjumeau*, au *Fidèle berger*, à *Si j'étais Roi* et à une demi-douzaine d'autres libretti: ces honnêtes *Lavandières* se sont permis de s'approprier le linge de tout le monde, mais sans en effacer la marque.

Revenons au compositeur: sa part, comme je vous l'ai dit, est des plus belles et des plus larges. Il y a dans son œuvre de quoi alimenter trois partitions. L'ouverture seule est déjà riche en motifs: elle renferme un fort joli andante, suivi de marches, de valse, de boléros, le tout orchestré avec une rare distinction. Presque tous les morceaux du premier acte sont dignes d'être cités: l'introduction, charmant boléro dansé, et accompagné d'un chœur de buveurs; le petit chant des lavandières, motif très-original; les couplets dialogués de Mmes Lauters et Bourgeois avec accompagnement de chœur; le *Chant du régiment de Santarem*, franche et vigoureuse mélodie qu'on retrouve avec plaisir à la fin du premier acte, ainsi qu'au dénouement.

Je signalerai encore dans ce premier acte, — qui est le mieux réussi, — une romance de Mme Lauters; le trio bouffe *Quel honneur*; le duo qui suit, et particulièrement la petite strophe de Dulaurens, *A la cour*.

Le second acte s'ouvre par un grand air chanté par Mme Lauters, et dans lequel notre jeune cantatrice déploie toutes les splendeurs de son timbre si frais et si sonore. D'enthousiastes bravos et six bouquets jetés sur la scène traduisant suffisamment l'impression publique. Le chœur de chasseurs qui suit se recommande par un rythme spécial et une coupe nouvelle qu'on appréciera mieux aux

représentations suivantes. A ce chœur succède un divertissement très-animé, défrayé par des airs de danse pleins de fraîcheur et d'entrain. Nous avons ensuite un trio d'une excellente facture, dans lequel s'encadrent à merveille les couplets de Mme Lauters *Si j'étais devant le Roi*. Ces couplets, ainsi que la dramatique péroraison du trio, ont excité de nombreuses salves d'applaudissements. La scène de provocation produit également de l'effet; mais le finale de cet acte me semble un peu trop travaillé.

Le troisième acte renferme un gracieux duo entre Mlles Bourgeois et Girard, une romance qui a valu à Mme Lauters un nouveau bouquet; puis un petit quatuor fort agréable: *C'est la cloche de la chapelle*. Mais le morceau capital de ce dernier acte est le grand duo entre Dulaurens et Mme Lauters, duo qui, sous le rapport du sentiment musical et dramatique, fait le plus grand honneur au jeune maestro belge. La partition se termine par la reprise du *Chant de // 3 // Santarem* [*Chant de Santarem*], qui déjà, à l'heure où j'écris ces lignes, se fredonne sur le boulevard du Temple.

J'ai dit que Mme Lauters portait tout le poids des *Lavandières*. Sa tâche est écrasante, et cette surabondance musicale est peut-être le seul défaut qu'on doive reprocher à M. Gevaërt [Gevaert]. Mais, que voulez-vous? quand ces jeunes artistes entrent dans la carrière ils s'y précipitent avec toute leur sève; plus tard ils sauront tempérer, doser, discipliner cet excès de vigueur.

Mme Lauters a donc concentré tous les bravos de la soirée. A côté d'elle, cependant, on a vivement applaudi Dulaurens. Mlle Girard, en Chérubin-colonel, a su, malgré la pauvreté de son rôle, mériter sa part de succès. Mlle Amélie Bourgeois, MM. Grignon, Prilleux, Marchot, Legrand, ont fort bien secondé leurs camarades. Les couplets de Prilleux: *Ah! la bonne aubaine!* auraient produit plus d'effet si cet artiste comique avait un peu plus de voix. Le rôle de ce *capitaine des chiens du roi* pouvait fournir d'excellentes saillies; mais les auteurs n'ont pas voulu se mettre en frais d'imagination: ils ont livré à M. Gevaërt [Gevaert] un médiocre canevas français, il leur a donné en échange ses plus fines dentelles belges, ses plus fraîches broderies; ces messieurs lui doivent *du retour*. Espérons qu'ils s'acquitteront un jour ou l'autre, — quand ils seront en fonds.

Quoi qu'il en soit, ce premier début de l'administration de M. Pellegrin est d'un heureux augure sous le rapport musical. Quant à la mise en scène, elle est des plus brillantes. Du reste, dans cette importante branche du spectacle des yeux, la nouvelle direction n'a qu'à suivre la voie qui lui est tracée par M. Perrin.

**LE MÉNESTREL, 28 octobre 1855, pp. 2-3.**

Journal Title: LE MÉNESTREL  
Journal Subtitle:  
Day of Week: Sunday  
Calendar Date: 28 October 1855  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number:  
Year: 22  
Series:  
Issue: 48  
Livraison:  
Pagination: 2-3 [190-1]  
Title of Article: Théâtre-Lyrique. *Les Lavandières de Santarem*  
Subtitle of Article: Opéra comique en trois actes, paroles de MM/  
Dennery et Grangé, musique de M. Gevaert  
[Gevaert]  
Signature:— Jules Lovy  
Pseudonym —:  
Author: — Jules Lovy  
Layout: Internal Review  
Cross-reference: